

incomparables les superfluités du luxe, les satisfactions légitimes accordées, par des habitudes d'aisance et de richesse, à leur vie de chaque jour, afin de verser dans le sein des pauvres plus de trésors et de secours; fonder des institutions de bienfaisance et de charité, établir, encourager des écoles, soutenir des missions, propager les sociétés de tempérance, etc. Voilà ce que chacun de nous a pu admirer dans ces dernières années, dans des tems où la misère et la disette étaient à leur comble. Il est inutile de dire après cela que la réforme des mœurs et le bien-être moral de la société ont marché de pair avec ces beaux sentimens et ces nobles sacrifices. Un peuple si pieux, si charitable, si dévoué, si zélé, peut-il ne pas être un peuple moral? Aussi nourrissons-nous l'espoir que Dieu, qui semble aujourd'hui avoir épuisé le trésor des longues épreuves qu'il nous ménageait, va proportionner ses bénédictions à nos souffrances et récompenser, par des années de prospérité, de bonheur et de richesse, notre résignation et les vertus que nous avons surtout pratiquées quand il semblait nous avoir abandonnés. Oui, Dieu a l'éternité pour récompenser les vertus de chacun, mais il récompense dès ce monde les vertus et les mérites des nations.

De ce commencement d'abondance que nous promet la récolte prochaine, il faut pourtant excepter l'infortunée paroisse de St. Timothée, où la misère et la ruine sont venues à la suite des travaux du canal. Non seulement les terres avoisinant la ligne du canal se sont vues ravagées de toutes manières; mais les habitans des concessions, comptant sur la promesse qu'ils obtiendraient la préférence dans la distribution des travaux, ont négligé d'ensemencer leurs terres dans l'attente d'un revenu plus certain et plus avantageux dans les travaux du canal. Ils furent doublement déçus: ils laissèrent écouler le tems des semailles et on leur refusa de l'ouvrage. Mais du moins ceux là ne perdirent que leurs espérances, tandis qu'il n'en est pas de même des malheureux habitans sur les terres desquels ont été exécutés les travaux de canalisation. Ils n'ont pas encore reçu le prix des terrains concédés; on les a obligés à clore leurs terres à grand frais sur toute la ligne du canal, à démolir et transporter quelquefois leurs bâtimens contre toute promesse et toute prévision; ils ont vu leurs récoltes mangées en herbe par les chevaux des Irlandais, qui employaient la menace et la force quand on voulait s'opposer à ces ravages; leurs clôtures ont été détruites, pillées, brûlées pour chauffer les habitations des travailleurs; et aucun de ces dommages n'a été ni estimé ni compensé. Et cependant ils ont tout perdu à l'occasion des travaux du canal, récolte, travail, argent, et ils ne pourront de longtems remettre leurs propriétés dans leur premier état; de sorte que tous ces pauvres gens vont se trouver sans ressources pour la rude saison de l'hiver. Nous ne parlons pas des pertes occasionnées par des loyers qui n'ont pas été payés, des banqueroutes de toute espèce qu'ils ont du subir, des troubles et des dérangemens de tout genre qu'ils ont eus à essuyer depuis un an. Mais ce n'est rien encore en comparaison des injustices et des désordres qui se sont commis constamment au vu et su de l'autorité et que personne ne s'est mis en devoir d'arrêter. On dirait qu'il n'y a de force à la loi que pour protéger les spéculateurs, que pour favoriser l'exploitation de ce lieu et de cette population, qu'on traite à l'égal d'une ferme et d'un troupeau de moutons. Les troupes ne semblent stationnées là que pour le plus grand profit des magistrats et des entrepreneurs; et l'on comprend aisément quelle doit être leur funeste influence sur les mœurs de la localité. Le sort des travailleurs n'est guère amélioré malgré l'attention qu'on semble y avoir donnée. A la vérité on a interdit aux entrepreneurs le droit d'avoir des magasins où les travailleurs étaient forcés d'acheter; mais sous un autre nom et raison plusieurs de ces spéculateurs continuent leur exploitation. Si un ouvrier se présente chez certain maître et demande d'être payé en argent, on lui compte la somme. Mais s'il va avec cet argent acheter ailleurs qu'au magasin qui plaît au bourgeois et qui lui appartient réellement, il reçoit le lendemain son congé. Comme certaines gens, spéculateurs d'un autre genre, n'ont pu venir à bout d'établir des cabarets autant qu'ils en avaient le désir, ils se sont fait autoriser à ouvrir des auberges dites de *tempérance*, où l'on vend de la bière pour commencer, et où l'on s'enivre ensuite de toutes les boissons fortes qui y viennent bientôt en plus grande abondance que les autres. Un de ceux qui ont favorisé cette branche d'industrie et qui ont autorisé ces établissemens, a répondu naïvement aux observations qui lui furent faites à l'occasion de ces désordres, qu'il avait agi ainsi afin de favoriser la tempérance et d'empêcher

l'ivrognerie. Cela nous rappelle cet homme qui se jetait à l'eau de peur d'être mouillé par la pluie.

Voilà donc cette paroisse plongée dans la détresse, en proie à tous les désordres, réduite à tous les genres de misère. Si l'hiver arrive sans que justice ait été faite, sans que les indemnités si légitimement dues soient accordées, il ne paraît pas possible aux habitans de St. Timothée de pouvoir vivre. Mais on s'occupe peu de cela: des habitans! qu'est-ce que cela? Il y a des spéculateurs à payer, des fortunes à faire, des malheureux à exploiter; voilà la grande affaire. L'industrie a-t-elle le tems de penser aux victimes? Dans quelque tems on lira dans les journaux d'Europe et d'Amérique: "Le canal de Beauharnais est terminé; on vient de l'ouvrir à la navigation. De ce moment les grandes lignes entre le Haut et le Bas-Canada communiquent entre elles: le commerce et la civilisation vont en retirer des avantages inappréciables. Ces travaux gigantesques ont été exécutés par une compagnie qui mérite la plus grande reconnaissance du pays: ils ont coûté, etc." De la perte des mœurs, des désordres sans nombre, des hommes tués par les balles et les sabres des soldats, des habitans ruinés, des ouvriers volés, des malheureux qui ne le sont devenus qu'à l'occasion de ces merveilles de l'industrie, pas un mot: il s'agit bien de cela vraiment! Le commerce est satisfait, l'industrie et la finance ont un débouché de plus: à quoi seraient bons les pauvres et les ouvriers, sinon à favoriser tout cela? c'est ce qu'on appelle une civilisation avancée. Un ouvrier, un paysan se plaint-il d'exactions ou d'injustice? On répond qu'on n'est pas compétent pour faire droit à sa plainte. Un de ceux qui l'exploite est-il menacé dans sa personne et dans ses biens? vite, soldats et canons sont à ses ordres; tous ceux qui ont des intérêts et des spéculations en voie de succès se trouvent compétens à protéger les exploitations, et s'il manque des formalités légales dans tout cela, la force majeure et la nécessité pressante seront invoquées pour excuse; on incarcérera les récalcitrans, et tout sera pour le mieux. C'est encore de la civilisation très avancée. Damnable industrie, qui dessèche le cœur, qui fait perdre tout sentiment de justice et d'humanité, qui traite les hommes comme des machines; qui ne voit que l'argent, qui ne calcule que des profits, qui n'a qu'un but, enrichir quelques particuliers n'importe aux dépens de qui! Cette industrie exagérée a déjà fait le malheur de bien des peuples et de bien des pays; elle a fait négliger l'agriculture, la source la plus vraie de la richesse; elle a détourné à son profit des milliers de bras qu'elle abandonnait ensuite successivement pour les remplacer par des machines; elle fait chaque jour des milliers de pauvres et de malheureux de ses ouvriers sans ressources, quand une baisse ou une bauqueroute leur ferme ses ateliers; elle accoutume des populations entières à ne plus estimer que les spéculations, le luxe et la richesse, et à user leur vie à poursuivre ces idoles qu'elle a mises à la place de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est vrai et durable. Elle a surtout démoralisé des contrées entières: car ce n'est plus un problème de savoir d'où vient l'immoralité, et l'incrédulité, et l'indifférentisme des populations manufacturières; d'où vient même le vice de complexion, l'énervelement physique qui se fait remarquer dans les pays livrés à l'industrie. On a commencé à subir ici les conséquences d'une industrie et d'un commerce poussés au delà des bornes d'une sage prudence. Nous nous sentons presque le courage de dire à cela, tant mieux! Peut-être que l'on comprendra davantage à l'avenir les ressources que nous offre notre pays, que l'on se livrera avec plus de soin, d'intelligence et de persévérance à l'agriculture. Alors nous gagnerons tous à ces funestes épreuves du passé; alors nous dirons hautement, à l'occasion des désastres et des banqueroutes, tant mieux!

Nos lecteurs se souviennent de l'opposition que le *Patriote de la Meurthe* fit au P. Lacordaire, à l'occasion d'un sermon prêché au collège royal de Nancy. Personne ne douta un instant que le journal républicain ne fût soufflé par l'Université dans la personne du recteur de l'académie de cette ville. Cette pauvre université qui encense le pouvoir qui la soutient et la paie, qui prend ses champions dans les *Débats* et les autres journaux ministériels, ne se fait pas faute pour cela d'appeler à son secours et d'agréer pour défenseurs des journaux de l'opposition: car il lui faut des ennemis des prêtres, des catholiques et des bons principes à tout prix; et à ce compte-là elle est mieux servie par le *National*, le *Courrier français* et leurs petits échos de province que par les journaux aux gages du grand-maître. Donc le *Patriote de la Meurthe* fit son devoir ou, si vous aimez mieux, son métier en calomnier!